

DOMAINE FRANÇAIS

L'absolu du perdu

DANS UN RÉCIT ENTRELAÇANT, AUTOUR DE TROIS DATES HISTORIQUES, PETITES ET GRANDES DESTINÉES, BRUNO REMAURY MONTRE COMMENT L'HUMANITÉ A PEU À PEU ABANDONNÉ L'IDÉE DE GRANDEUR ET DE VERTICALITÉ AU PROFIT D'UNE HORIZONTALITÉ EXPANSIONNISTE ET MORTIFÈRE.

À la croisée de l'essai et du récit, Bruno Remaury nous donne, avec *Le Monde horizontal*, son premier texte littéraire, le livre d'un intranquille, mais surtout un livre comme on les aime, avec de l'inattendu, et dans une forme qui est le reflet du fond. Fonctionnant par fragments et associations, il s'articule autour de trois années – 1906, 1506, 1946 – au cours desquelles se sont déroulés des événements, et ont vécu des hommes et des femmes qui ont été les témoins et/ou les acteurs de l'effondrement de la verticalité. En faisant revivre des contemporains exemplaires de leur temps, en leur rendant leur corps, leurs yeux pour voir, et leur pensée, Bruno Remaury pose comme un faisceau lumineux sur des faits qui mettent à nu la façon dont l'homme s'est représenté le monde et ceux qui l'habitent.

Ainsi quand, en juin 1906, Félix Régnault, un libraire toulousain « *qui s'est inventé un destin de paléontologue* » découvre dans la grotte de Gargas, des dizaines d'empreintes de mains, rouges ou noires, parfois blanches, d'hommes, de femmes, d'enfants, « *mains aux doigts écartés, tournées vers le haut* », oubliées là pendant « *vingt-cinq et quelque mille années* », c'est soudain quelque chose de secret et de sacré qui s'offre à ses yeux. S'il ne sait pas ce qu'elles veulent dire, lui qui était d'un temps où l'on avait remplacé l'âme par la raison et la foi par la science, sent cependant très bien que ces mains « *enduites de terre rouge comme du sang* » qui se tendent vers le haut, indiquent une direction, « *celle de l'indicible et écrasant édifice de la transcendance, de l'abrupte autorité des astres, des ancêtres et de la déité* ». Mais si les grottes sont le premier lieu où se scelle le pacte de l'homme avec le sacré, elles sont aussi le lieu où vivent les monstres. D'où le lien qui lie le sacré et la peur.

La peur, la monstruosité, la mort au fond d'un trou, des hommes allaient les vivre, cette même année, lors du coup de grisou qui fit 1099 morts dans la mine de Courrières, dans le Pas-de-Calais. Mais combien d'emmurés vivants ? Au bout de vingt jours, treize survivants réapparaîtront, puis un quatorzième, Berton, quatre jours plus tard, après être resté « *seul, tout seul, vingt-quatre jours d'affilée* ». Un temps pendant lequel tous savaient que la compagnie préférerait les laisser mourir plutôt que de sacrifier les installations en noyant la mine pour éteindre l'incendie.

L'enfer en bas, la vie en haut, ils l'ont vécu, et pourtant la moitié d'entre eux choisira de retourner dans la mine, « *là où sans doute était le monde auquel ils se sentaient rattachés. La dignité du dernier homme commence avec une place à laquelle s'identifier* ».

Pour Marie, que la même année voit naître, et qui est l'unique héritière d'une dynastie bourgeoise, le rôle de chacun dans le monde est « *justifié par la destinée humaine et par la main invisible de Dieu* ». Pour elle, qui vit sur une colline au-dessus de son usine, l'ordre du monde semble immuable et protecteur. Mais avec la révolution russe, les guerres et l'émancipation des masses prolétariennes, elle va vivre avec la peur que soit remis en cause cet ordre immuable. Toujours en 1906, un fils de mineur devenu photographe, August Sander, expose pour la première fois le début de la série de portraits qui deviendra le grand travail de sa vie, une figuration de la société humaine de son temps, « *de derniers hommes à ce qu'il appelle l'aristocratie de l'esprit* ». Il s'agit pour lui de montrer que chacun de ces visages est relié à tous les autres, « *qu'il soit en haut de la colline ou au tréfonds de la mine* ». Telle apparaît à l'époque la chaîne qui, main dans la main, relie la détresse au sacré dans un monde « *dont la dureté n'a pas fléchi malgré la raison et le progrès* ».

« D'un coup la terre s'est retrouvée dépliée et dans le même temps dépossédée de son caractère secret et sacré. »



année, marquer l'histoire de la peinture en posant une toile au sol et en peignant, pour la première fois, à plat, en tournant autour. Avec lui, la peinture « tourne le dos au ciel », à l'image d'une société sans âme et sans sacré où tout n'est que mailles, réseaux, expansion, « espace sans cadre ».

Mais cette Amérique connaît aussi la peur du mal, des monstres tapis dans l'obscurité. Ce qui ne l'empêchera pas de donner vie à l'un des plus féroces d'entre eux, et ce en larguant, au moment même où Pollock pose sa toile à plat, la première bombe atomique sur l'atoll de Bikini. Après le déluge biblique, le déluge de feu, mais c'est toujours la fin du monde qui est en jeu. « *Le quatrième continent s'est élevé de lui-même au rang de puissance suprême ayant pouvoir de vie et de destruction sur toutes les civilisations.* » L'Amérique est donc

comme l'eau que craignait Léonard de Vinci, elle s'étale, recouvre tout, et dans un monde horizontal, sa puissance est sans limite.

Pourtant cette Amérique a pour certains, comme Anna, représenté le « pays de l'abondance de Dieu », le paradis à atteindre en bravant toutes les peurs. Elle y parviendra, pour finalement accéder à un relatif bien-être, « celui de l'infinie et étale classe moyenne américaine ». Ces immigrés, Diane Arbus, une fille qui eut une enfance dorée, va les photographier et découvrir qu'il existe un autre monde, celui de ceux qui vivent isolés dans les marges du rêve américain. « *Là où les photographes d'August montraient comment l'individu se définit par sa relation au monde, celles de Diane montrent comment c'est son propre monde qui définit l'individu.* » C'est ça le monde horizontal, des mondes en soi dispersés aux quatre coins de l'horizon. Une négation de toute forme de transcendance, qui a débouché sur un monde refusant de s'imposer des limites. On est passé de la rotondité de la chaleur, au morcellement, à la segmentation, à l'expansion du vide intérieur. Un monde où il n'y a plus d'ailleurs, de profondeur, de secret. Un monde qui se trompe en voulant nous faire croire que l'homme pourrait se passer de s'interroger sur ce qu'il est et sur ce qui le dirige.

Richard Blin

Autre temps, autre représentation du monde. Nous sommes en 1506, avec Francesco, un disciple de Léonard de Vinci, qui sera le garant de ses écrits. Il nous montre un Léonard fasciné par les cavernes et obsédé par la peur de l'eau, qui « *n'a rien en soi mais s'empare de tout, et partout s'étend et se répand* ». Il a peur du déluge, du *secondo diluvio*, qui recouvrira et aplanira le monde, le métamorphosera en plaine liquide. Une angoisse qu'accentue la déforestation qui bat son plein en cette Renaissance où l'on transforme les forêts en bateaux. Mais pas seulement. Si on déforeste, c'est d'abord parce que, comme la grotte, la forêt est le lieu où s'engendrent les monstres et où règne la peur. C'est ainsi que le monde est prêt à être traversé... Et l'on sait qu'au bout d'une certaine plaine liquide a surgi un autre monde, l'Amérique. « *D'un coup la terre s'est retrouvée dépliée et dans le même temps dépossédée de son caractère secret et sacré.* »

Dans cette Amérique, en 1946, les soldats démobilisés rentrent du Pacifique. Harry, l'un d'eux, vit comme Marie, dans un monde pétri de certitudes, celles d'un monde nouveau qui a été façonné par le désir et la volonté des hommes. Ce meilleur des mondes possibles, il le parcourt en tant que chauffeur d'un des bus de la plus grande compagnie du monde. Mais pour Isaac, un autre soldat démobilisé, la fin d'un trajet dans un de ces bus va le voir devenir aveugle, victime des coups portés par un policier blanc, raciste. Quant à Jackson Pollock, il va cette même

Le Monde horizontal, de Bruno Remaury
Éditions Corti, 176 pages, 17 €